

H-France Salon

Volume 14, Issue 21, #6

Flora Aurima Devatine, la batteuse de mots

Titaua Porcher

*Et moi qui suis encore tissée... !
Que dis-je ? Etoffée à l'indigène !
Et, comme le « tapa », frappée de fibres d'oralité !*

Qu'est-ce que je prétends ?

*Ecrire !
Me lignifier !*

Entrer dans la poésie de Flora Aurima Devatine c'est renouer avec le rituel du « tapa » – cette étoffe faite d'écorces végétales que traditionnellement l'on frappait avec un battoir – et qui était accompagné de chants scandés, épousant le rythme des battoirs, invitant le corps des batteuses à une rythmique, à un balancement à l'unisson. Le corps bouge, se balance à la lecture des vers de la poétesse, où la scansion résonne comme un appel à entrer dans la danse :

E te ti'ati'a e
'A tīhauhau e¹

(Ô vous les stimulatrices à l'ouvrage,
Battez la mesure avec vos maillets à tapa)

Ainsi scande-t-elle physiquement dans un entretien filmé du 25 mars 2013 cette invitation liminaire à battre la mesure, à ressentir avec elle la musique pulsée des mots. Dès la rédaction de son tout premier recueil, *Humeurs*, qu'elle publie en 1980 sous le pseudonyme de Vaitiare, la jeune poétesse évoque cette pulsion incontrôlable qui la saisit :

Quand je roule
Ou quand je marche,
Ça chante et ça scande,
Ça cadence dans ma tête.

Des mots bien sonnants
Jaillissent, se balacent,
Ne demandent

¹ Voir « Flora Aurima-Devatine, 5 questions pour Île en île », entretien réalisé à Paris le 25 mars 2013 par Estelle Castro et Dominique Masson.

Qu'à danser.

Des rythmes spontanés
S'imposent, s'impatientent,
Ne demandent
Qu'à faire danser²

De fait, tout est affaire de rythme chez l'auteure pour laquelle écrire, c'est « secouer les mots/rythmiquement³ » dans le but d'un partage, l'idée étant de « faire danser » le lecteur/auditeur grâce aux mots. « J'aime frapper sur les touches des lettres », confie celle qui décline inlassablement les diverses variations de cette pulsation fondatrice après laquelle son écriture court, et qu'elle ancre dans son imaginaire océanien. On retrouve ainsi cette scansion dans l'évocation récurrente du rituel du « tātau » (tatouage), dont la rythmique est marquée par le bruit régulier du petit bâton tapant sur le peigne à tatouage et qui nourrit l'inspiration de l'auteure lorsqu'elle s'efforce d'appriivoiser l'écriture. Cette rythmique est accompagnée par celle des pilons qui concassent, écrasent, broient les herbes médicinales qui aideront à apaiser la douleur occasionnée :

Des batteurs de *tariparau* tatoueurs d'identité de *'Irimiro*,
Batteuses d'étoffes aux gais battoirs de *Mau'oro*,
Tāparau sur *hiapo* d'écorce trempée,
Pilons, pilons, des herbes médicinales au breuvage anesthésiant
Des hommes, des femmes, instruments de la nature et de la culture à l'œuvre⁴

Le travail d'écriture est ainsi assimilé au rituel du tatouage par l'usage du mot « taparau » qui désigne l'écrivain et qui signifie littéralement « tatoueur de mots » et par celui du mot « tariparau » qui désigne un tambour mais qui littéralement veut dire « transporteur de mots ». De fait, pour la poétesse, écrire veut dire *donner à entendre* ces battements divers :

Et j'écris

Donnant à entendre

D'autres « tā'iri »
D'autres « ta'ira'a » !

Et à lire des signes nouveaux,
Gravant, tatouant, enregistrant⁵,

² Voir Vaitiare, *Humeurs*, Polygram, Papeete, 1980, p. 129.

³ Flora Devatine, *Tergiversations et Réveries de l'Écriture Orale, Te Pahu a Hono'ura*, Papeete, Au Vent des îles, 1998, p. 56. L'ouvrage sera désormais réduit à l'acronyme TERE0, dont on notera qu'il signifie en tahitien la parole, la langue.

⁴ Flora Aurima Devatine, *Au Vent de la piroguière*, Paris, Editions Bruno Doucey, p. 60. L'ouvrage sera désormais abrégé sous la forme AVDP. Le *tariparau* est un tambour; *Irimiro* est le nom d'une terre et d'un îlot au Fenua 'Aihere à Tautira ; *Mau'oro* est le nom d'une montagne ; *taparau* veut dire écrivain.

⁵ TERE0, p.74.

Le battement de la percussion est évoqué par le sémantisme en même temps que par les sonorités des mots « tā'iri » et « ta'ira'a » qui signifient « taper » (sur un instrument à percussion) et « résonner ». Le geste répétitif et sonore du graveur est également présent ici. Les lettres d'écriture, ces « petits signes cabalistiques », « signes bizarres » sont au départ comme des « tatouages sans pouvoir⁶ » que l'auteure s'efforce d'appivoiser. Écrire, c'est manier « l'art du crayon, pointeur gratteur sonneur de mots/ L'art des doigts, compteurs frappeurs marteleurs de mots,/ L'art du peigne, tatoueur graveur marqueur de mots⁷ ». Dans le poème « Les étoffes végétales de Vaitiare », le battement des vagues, celui du tatouage et des batteuses d'étoffes se rejoignent en une affluence saccadée et sonore :

Déferlements, déferlements, roulements et frappements,
Battements, battements, et tapements

Sonores, saccadés, sur le rivage !

Tā
Tatā
Tata'u !
Ta'u
Tā'u'u⁸

On notera dans ce poème-calligramme que les répétitions et reduplications performatives des mots et des sons sont surdéterminées par leur sens qui disent à l'infini ce martèlement. Ce rythme fondateur, c'est également celui du rameur qui, suivant la cadence du souffle marin, plonge « sa pale dans l'eau / Et prestement/ Ramenant sa pale à l'air⁹ ! ». C'est encore celui des instruments de musique auquel la poétesse porte une attention notable dans le titre même de son recueil poétique des *Tergiversations et Rêveries de l'Écriture Orale* dont le sous-titre est *Te Pahu a Hono'ura*, le tambour de Hono'ura. Là, les crépitements de « to'ere », les battements du « pahu » font palpiter les entrailles¹⁰. L'évocation des chants traditionnels, des instruments de musique et la démultiplication des effets sonores produisent une musique cadencée qui gagne le corps du lecteur, pris à son tour dans un tourbillon rythmique irrésistible. La plume tonne « les rouleaux de mots » pour rejoindre la danse du monde que la poétesse offre en partage. Écrire, c'est battre les mots, les faire rythmer, saccader et parfois, les petits signes sur la page se réduisent au minimum pour ne plus rendre compte que des sons :

Ti,
Tt, Tt, Tt, Tt, Tt, ...
Ta !
Patiti,
Patoto,

⁶ *TEREO*, p. 30.

⁷ *AVDP*, p. 79.

⁸ *AVDP*, p. 60. « Ta » veut dire frapper, battre, écrire. « Tata » est une forme de redoublement de « ta ». « Tata'u » signifie compter, dénombrer, demander, remonter des faits anciens, répéter sans cesse la même chose. « Ta'u » signifie compter, dénombrer, frapper, résonner, c'est aussi le bruit d'une détonation ou des vagues sur le récif.

⁹ *TEREO*, p. 74.

¹⁰ *Ibid.*, p. 74. Le *tō'ere* et le *pahu* sont des instruments de musique. Dans le même poème, le vers « ua hu'i hu'i te manava » peut se traduire par « les entrailles palpitent ».

Pa !¹¹

Cette poétique du « pata'u » – genre poétique ancien consistant en un chant ou une récitation rythmée, scandée, on en retrouve la trace à un niveau structurel dans les *Tergiversations et Rêveries de l'Écriture Orale, Te Pahu a Hono'ura*. Le recueil est construit sur une architecture de la répétition : le thème de l'écriture, thème fondateur, obsessionnel, se déploie par la récurrence d'un polyptote décliné sous toutes ses formes. À chaque début de section ou au milieu d'un poème, écrit en caractères gras, l'écriture se déploie comme une variation sur un thème : **Écrire, ... Et j'écris,... Écriture,... E-C-R-I-R-E,... Et pendant que j'écrivais ces lignes...** On rappellera ainsi le sens même du mot « tergiverser » qui signifie « user de détours », « louvoyer », dans un processus ici infini. L'auteure confesse dans le poème « Inachèvement » qu'elle « ne finit pas » : « Je n'ai jamais fini,/ Je ne sais pas finir¹². » L'idée d'écrire est psalmodiée à l'infini selon une dynamique qui s'apparente à celle de la glose. La poétesse a sans doute en mémoire « l'école du dimanche », école religieuse où elle se rendait parfois enfant, ou encore le culte le dimanche et les soirées de réunions paroissiales, où à partir d'un verset de la bible, il s'agissait d'envisager les interprétations possibles que le texte sacré pouvait engager. On peut imaginer que les structures de son imaginaire ont été façonnées par cette dynamique discursive de la répétition entendue également dans la prière, les tārava (chants polyphoniques) et les comptines ou que sa propension à la répétition a trouvé dans cette enceinte un terrain propre à renforcer sa tendance naturelle aux « tergiversations scripturales sans fin¹³ ». On pourra se rappeler que les textes ecclésiastiques du Moyen âge étaient mis en page exactement comme l'est le texte des *Tergiversations* avec un verset en gras et des développements, explications, illustrations suivant le verset. Sans doute peut-on voir dans cette mélodie à l'infini, une proximité avec les textes sacrés mais aussi avec certaines pratiques religieuses qui engagent le corps dans une scansion incantatoire. On pourra penser par exemple aux balancements périodiques de ceux qui étudient la Torah grâce auxquels ils parviennent à se concentrer et s'imprégner des textes ou encore aux derviches tourneurs dont l'approche corporelle consiste par une rotation à s'unir au cosmos dans un mouvement d'expansion de l'être. Les « tergiversations » ne sont-elles pas appelées « circonvolutions de l'être¹⁴ » et sa progression en écriture ne se fait-elle pas en « tournant sur elle-même¹⁵ » ? L'auteure, qui déclare se mettre à écrire « comme en prière¹⁶ », affirme par ailleurs son projet de renouer avec la parole sacrée des origines, celle qu'on ne connaît plus :

On a quelque peu oublié
 Les mots
 Particuliers, religieux, sacrés
 De la langue !
 On n'a plus en mémoire la sonorité
 Du verbe !
 On a perdu jusqu'à l'usage
 De la parole¹⁷ !

¹¹ AVDP, p. 61.

¹² *Ibid.*, p. 113.

¹³ *TEREO*, p. 22.

¹⁴ *Ibid.*, p. 22

¹⁵ AVDP, p. 48.

¹⁶ *TEREO*, p. 85.

¹⁷ *Ibid.*, p. 37.

Retrouver le verbe sacré, c'est redonner aux mots leur force performative par leur lien au corps, le poème étant pour la poétesse, « la prière de l'âme¹⁸ ». Car ce rythme originel, primordial, c'est aussi celui du flux et du reflux, le rythme de la respiration qui relie organiquement et spirituellement l'homme à la rythmicité du cosmos. Le monde entier bat. De fait, à l'origine, il y a le souffle :

Le souffle

Ce mot-clé de l'inspiration

Initiant sur l'inspir
S'exprimant sur l'expir¹⁹

La syllepse reposant sur les deux significations du mot « inspiration », lie intrinsèquement la poésie et la respiration, l'écriture ayant en « commun avec le marathon, l'exigence du souffle »²⁰.

Enfin, cette poésie de la scansion apparaît comme un fil d'Ariane reliant le passé et le présent. Le rythme irrésistible du « pata'u », qui se transmet au lecteur, à son pied batteur, à ses mains qui, même inactives, scandent les vers de la poétesse, à tout son corps qui selon la rythmicité interne, silencieuse qui est celle de la lecture, épouse le tempo du texte dans une contemporanéité avec le présent de l'écriture. La poétesse, tout en s'inspirant des genres ancestraux auxquels elle offre un souffle nouveau, donne à son texte une proximité avec le lecteur. Elle est ainsi celle qui marche dans la nuit du temps, en avant dans le passé, en arrière dans le futur, battant la mesure avec tous les matériaux qui l'inspirent, les mots, les sons de la langue tahitienne, du français, de l'espagnol, suivant « le fil de l'écorce de son bois », tissant son poème de fibres d'oralité mises au service de son obsession de l'écriture, dessinant sur la page les édifices sacrés des pyramides, des marae comme dans ce poème calligramme²¹ :

	« E »	
	« C »	
	« R »	
	« I »	
	« R »	
	« E »	
	« E »	« E »
	« C »	« C »
	« R »	« R »
	« I »	« I »
	« R »	« R »
	« E »	« E »

où les hauteurs du Machu Picchu rejoignent les structures ascensionnées de Gizah et de Taputapuatea. Au cœur du texte émergent ces « trésors d'enfance de source intarissable²² », ce

¹⁸ *Ibid.*, p. 102.

¹⁹ *Ibid.*, p.72

²⁰ *Ibid.*, p. 22.

²¹ *TEREO*, p. 59.

²² *AVDP*, p. 63.

passé toujours présent des sonorités immémoriales du Fenua 'Aihere, du *Pari* battu par les vagues, la rosée fraîche des vallées, que la poétesse s'efforce de ressusciter. Non pas pour se lamenter mais pour y puiser une force de vie comme celle que puisent les Anciens à l'écoute du pariparifenua :

Le passé retrouvé, ils s'en reviennent,
ressourcés, pacifiés,
enhardis, vivants²³.

Titaua Porcher

H-France Salon

ISSN 2150-4873

Copyright © 2022 by the H-France, all rights reserved.

²³ *Ibid.*, p. 65.